

KELTOUM STAALI

à distance ses fantômes

les journalistes. Le Mouvement des journalistes algériens fut créé et nous découvrons alors la solidarité, l'esprit de conquête pour de nouvelles libertés, l'impertinence et une forme d'exaltation à son plus haut sommet. J'ai rejoint avec un certain nombre de jeunes collègues le journal historique *Alger Républicain*, non sans un certain romantisme. Ce furent des années riches, difficiles, lumineuses. J'étais loin, nous étions loin d'imaginer vers quel précipice nous nous hâtions.

Cœur Noir, votre dernier roman, s'appuie aussi sur des éléments autobiographiques mais se veut, au-delà, une création littéraire. Il ne relève donc pas d'une intention autobiographique, conforme aux règles du fameux pacte autobiographique...

Ecrire *Cœur Noir* c'était écrire encore et toujours sur l'Algérie, mon sujet préféré, inépuisable. C'est vrai qu'on peut y voir des similitudes avec *Le Mimosa* et pourtant il ne s'agit pas d'une autobiographie. Il n'y a pas de pacte, pas de projet autobiographique à l'origine. Mais on peut y trouver, on y trouve des accents personnels. Forcément puisque le personnage principal, Lila, est photographe, elle appartient au milieu de la presse que j'ai connu.

Ce roman se voulait une tentative de parler de la violence des années noires de 1992 à 2000. Bien que d'autres avant moi aient abordé ce sujet abondamment, j'ai éprouvé la nécessité de parler de cette barbarie, parce qu'elle m'a laissée sans voix. Les témoignages des enfants rescapés de Raïs et Bentalha m'ont poussée dans cette entreprise. J'ai vu un documentaire dans lequel ils tentent avec l'aide de psychologues, à travers le dessin notamment, de raconter ces instants de folie humaine. Je me suis saisi de ces bribes de récits, de leurs dessins de personnages dont le cou laissait dégouliner une écharpe rouge, pour tenter de faire quelque chose avec cette horreur. J'avais été également marquée par un roman de Wajdi Mouawad, *Anima*, qui évoque les massacres de Sabra et Chatila. Le premier texte que j'ai écrit sur les massacres de Raïs et Bentalha était un poème dont la structure fracassée tentait de dire ces instants d'épouvante qu'on a fait subir à des enfants, témoins directs de l'égorgement de leurs parents. Mais le roman parle aussi de ces thèmes qui me touchent et que j'ai voulu explorer.

La féminité, la maternité, l'avortement, la vieillesse... Comment des destins individuels croisent l'histoire, comment un personnage parvient à mettre à distance ses

fantômes, comment la vie reprend ses droits, toujours. Au fond c'est un roman sur la vie.

Vous utilisez souvent dans le corps du roman des mots en arabe dont vous donnez de façon poétique la définition. Par le passé un tel recours avait été jugé par trop ethnographique... A quoi vise ce procédé chez vous ?

Dans ce roman, je recours à des mots d'arabe en effet. C'est un procédé qui n'est pas nouveau, que j'utilise de plus en plus. C'est presque avec une sorte de jubilation que je le fais, notamment dans une nouvelle expérience poétique en cours. Chacun sait que les langues ne sont pas équivalentes et qu'elles ont une appréhension différente du monde. Pourquoi me priver d'utiliser un mot en arabe pour dire ce que le français ne peut pas dire ? Ma relation aux langues est marquée par mon histoire et je m'intéresse beaucoup aux enjeux qui sont à l'œuvre dans ces différentes langues. J'aime beaucoup la manière dont Jorge Semprun par exemple utilise l'espagnol, sa langue maternelle, pour dire dans ses ouvrages écrits en français la beauté d'une femme : *tiene del angel, tiene del duende*. Si pour le lecteur cela peut être déroutant, c'est aussi une façon de l'entraîner

avec soi dans cette recherche incessante du mot le plus juste. Bien sûr, cela nécessite de sa part un effort.

La langue dans l'écriture c'est aussi un bain qu'on offre au lecteur, qui, s'il se laisse entraîner, va peut-être se retrouver dans la situation de l'enfant (*infans*) dans cet entre-deux, avant que la parole soit acquise. Point n'est alors besoin de recourir au dictionnaire. Il existe une possibilité de percevoir la langue autrement que de façon cérébrale. C'est cela que je veux expérimenter, un peu comme lorsqu'on va au cinéma pour voir un film en version originale, quelle que soit la langue. Au bout d'un moment, on finit par se mouvoir dans cette langue, et on n'a presque plus besoin des sous-titres.

Cet intérêt me vient, encore une fois, de mon histoire avec ma langue, avec mes langues et aux rivalités qu'elles entretiennent. Aux efforts que j'ai dû fournir pour me réapproprier ma langue dite maternelle.

Aux rapports de domination qui sous-tendent les langues. A la dimension idéologique, pédagogique, mais surtout poétique de la langue. On voit bien aujourd'hui, avec la polémique en Algérie autour de l'enseignement de la langue, à quel point c'est un sujet crucial.

A. K.

LE FILM MAHOMET EST SUR LES ÉCRANS EN IRAN

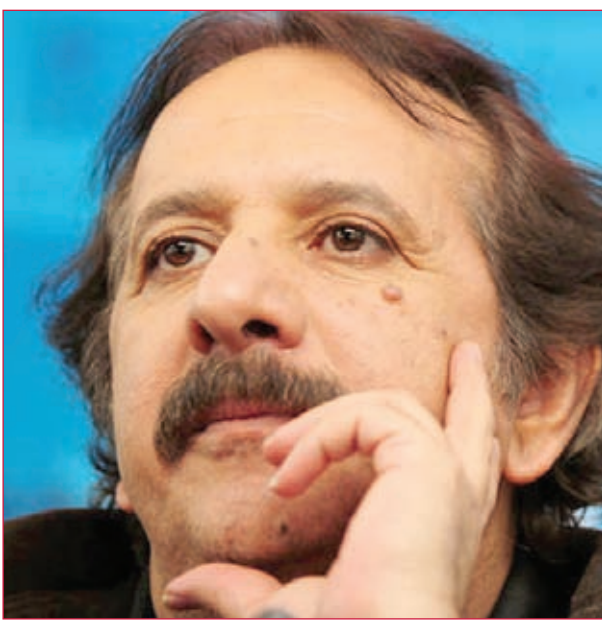
Le succès qui précède la polémique

Mahomet, le film iranien sur le Prophète Mohammed (QSSSL), est diffusé dans les 143 salles de la République islamique depuis jeudi dernier. Le même jour, il a été projeté en ouverture officielle du Festival des films du monde (FFM) de Montréal, Canada. Mais sa sortie risque d'alimenter la polémique dans les prochains jours.

Selon les observateurs sur place en Iran, *Mahomet*, long-métrage d'une durée de près de trois heures et premier volet d'une trilogie consacrée à la vie du Prophète, a vu affluer les spectateurs dans les salles obscures. Le réalisateur, Majid Majidi, affirme même que son film a fait salle comble à Téhéran, allant jusqu'à prédire que «ce sera le plus grand succès de l'histoire du cinéma iranien».

Son optimisme est, bien sûr, une «invitation» aux distributeurs internationaux dont il espère susciter l'intérêt. Chahuté à Montréal par des opposants au régime iranien avant sa projection, le film avait commencé à faire grincer des dents les théologiens sunnites alors qu'il était encore en production. L'Arabie Saoudite, en particulier, se montre très irritée et manifeste son opposition depuis 2012 déjà.

Au début de l'année 2015, Ahmed Al-Tayeb, grand imam de l'université Al-Azhar du Caire s'est également opposé à toute représentation du Prophète. Prémices à une prochaine et grande polémique ? En tout cas, cela rappelle le précédent film sur le Prophète Mohammed (QSSSL), *Le Message* (réalisé en 1976 par le cinéaste américain d'origine syrienne, Mustapha Akkad) qui, à l'époque, avait été jugé blasphéma-



Majid Majidi, cinéaste iranien reconnu à l'international.

toire par des musulmans radicaux. Majid Majidi estime, pour sa part, que son film «ne dépeint pas le Prophète lui-même mais le monde qui l'entoure et qu'il voit à travers ses yeux d'enfant, de sa naissance à l'âge de treize ans. Par un jeu d'effets spéciaux, son visage n'apparaît jamais, mais on voit sa silhouette et son profil». Dans *Mahomet*, l'action est en effet vue à travers les yeux du Prophète et le visage des acteurs l'interprétant n'est jamais montré (le Prophète nour-

risson, enfant puis pré-adolescent), alors que toute la première partie du film se déroule avant sa naissance. «En tant qu'artiste musulman, mon objectif était de créer une vision de l'islam qui change celle qu'a l'Occident et qui se résume souvent à un terrorisme islamique attaché à la violence.

Or, l'islam c'est la concertation, la bonté et la paix», explique le cinéaste. Précisant sa pensée, il ajoute : «Ces dernières années, une mauvaise lecture de l'islam dans le monde occidental en a donné une image violente qui n'a strictement aucune relation avec sa vraie nature.»

A ses yeux, cette grosse production devrait contribuer à en finir avec cette image négative. Il faut dire que *Mahomet*, le film le plus cher jamais produit en Iran — avec un budget d'environ 40 millions de dollars, ou 34 millions d'euros — et en partie financé par l'Etat, a nécessité sept années de production en plus de la reconstitution, au sud de Téhéran, de la cité de La Mecque.

Le réalisateur de cette grande fresque sur l'enfance du Prophète Mohammed (QSSSL) a également indiqué que, s'agissant d'une trilogie, le film aura une suite et que les autres productions ne seront pas «nécessairement réalisées par moi-même». Majid Majidi, 56 ans, est un cinéaste iranien reconnu à l'international.

Cet ancien acteur a réalisé une dizaine de films (*Le Secret de Baran*, *Les Enfants du ciel...*) dont plusieurs primés à l'étranger. Ce long-métrage iranien va peut-être relancer le projet qatari d'une super-production sur la vie du Prophète de l'islam. Pour mémoire, la compagnie Alnoor Holding basée au Qatar avait annoncé, en décembre 2012, un projet de film en sept volets et dont le budget s'élèverait à 1 milliard de dollars !

Hocine T.

Actucult

COMPLEXE CULTUREL ABDELOUAHAB-SALIM CHENOUA
Lundi 31 août à 22h30 : Soirée artistique avec Hmidou Siwane, Bendifel Abdelslam, Halim El-Assimi et chaba Naouel.
LAYALI TAHTAHA, LA PÊCHERIE, ALGER
Lundi 31 août à 21h : Spectacle avec Djahid Bourouina.
GALERIE EZZOU'ART, CENTRE COMMERCIAL ET DE LOISIRS BAB EZZOUAR, ALGER
Jusqu'au 11 septembre : Exposition «60 ans et

quelques printemps» de l'artiste Abdelouahab Selka.
PALAIS DE LA CULTURE MOHAMED-LAÏD AL KHALIFA, CONSTANTINE
Jusqu'au 15 septembre : Exposition rétrospective de l'artiste peintre Bachir Belounis.
Jusqu'au 10 octobre : «Les arts visuels», exposition collective des artistes de l'Est
COMPLEXE CULTUREL ABDELOUAHAB-SALIM, CHENOUA
Jusqu'au 31 août : Exposition de l'artiste

Ahmed Seradouni.
PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA, ALGER
Jusqu'au 5 septembre : Exposition d'art pictural de Hassan Doudraâ.
GALERIE AÏCHA-HADDAD, 84, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER
Jusqu'au 5 septembre : Exposition de l'artiste Hibatoullah Zineb Benlahrech.
LIBRAIRIE LA RENAISSANCE (NIVEAU 112, RIADH EL-FETH,

EL-MADANIA, ALGER)
Jusqu'au 10 septembre de 9h à 20h : En collaboration avec l'Office Riadh El Feth, la librairie la Renaissance organise une foire du livre, durant les vacances d'été. Cette foire vise un large public (médecine, littérature et technique, informatique, architecture, etc.) et est enrichie par des livres pour enfants (contes, livres d'activités et d'apprentissage, livres parascolaires pour tous les niveaux).